

Ruslan MAMISASHVILI est né le 24 mars 1975 à Tbilissi (Géorgie). Marié, il est le père de 3 enfants (dont le dernier est né en France).



En Géorgie, il était chef de vente dans une société qui commercialisait des boissons. Il était chargé d'en assurer la distribution dans les cafés, les restaurants et les magasins. Ayant des origines arméniennes par sa mère, Il s'était également engagé comme bénévole dans un mouvement politique qui défendait le droits des Arméniens (Djavakhk Uni). Cette organisation avait pour but de résoudre les problèmes des arméniens du Djavakhk et de Géorgie. Ruslan Mamisashvili distribuait ainsi du matériel scolaire aux enfants arméniens . Ce mouvement étant perçu comme séparatiste par le pouvoir, les dirigeants en étaient persécutés. En effet, la situation des Arméniens est particulièrement difficile en Géorgie. Se sentant menacé et écrasé par la corruption, il décide de fuir son pays en août 2012 avec son épouse et ses deux enfants.

Son choix s'est naturellement porté sur la France ; ce pays étant à ses yeux un des premiers à avoir reconnu le problème arménien. Mais pour gagner directement la France à partir de Tbilissi, les passeurs lui demandaient un tarif exorbitant : 3000 euros par personne. Ruslan Mamisashvili a donc opté pour un moyen plus long mais moins coûteux : après avoir pris l'avion pour rejoindre la Biélorussie, il a gagné la frontière polonaise, porte d'entrée dans l'Union Européenne, en train.

Après avoir expliqué sa situation aux douaniers polonais, il a pu entrer en Pologne comme réfugié politique. A ce moment-là, il entre en contact avec des passeurs (probablement de nationalité russe) qui lui proposent de rejoindre la France en camionnette. Après un périple de plusieurs jours, il rejoint avec toute sa famille , sa sœur déjà installée à Saint-Etienne. Il fait alors sa demande de réfugié politique à la préfecture de la Loire. L'instruction de son dossier est toujours en cours.

Les conditions d'accueil ont été dans un premier temps très difficiles. Ruslan Mamisashvili, son épouse et ses deux enfants ont vécu pendant quatre mois dans une voiture. Puis, ils ont été hébergés pendant deux mois dans un gymnase. Le 1er février 2013, il obtient un hébergement à l'hôtel Abris de Firminy. Enfin, en février 2015, grâce à l'action du comité de parrainage de famille demandeurs d'asile du canton de Firminy, il obtient un logement sur Unieux.

Depuis ses enfants sont scolarisés mais Ruslan Mamisashvili ne peut pas travailler légalement car sa situation n'est toujours pas régularisée. En attendant d'être reconnu comme réfugié politique, il est bénévole à l'épicerie solidaire de Firminy.

Mohamed MAMRI (dit Momo) est né le 15 octobre 1953 à Timezrit (Kabylie - Algérie) ; Il grandit jusqu'à l'âge de 10 ans et demi dans un milieu agricole.



En 1942, son père est parti seul pour aller travailler en France. Il était mineur au Puits Couriot. En 1959, son père revient Algérie pour organiser la venue de sa famille en France. Mais la guerre d'Algérie le contraint à rester en Kabylie.

Finalement le 1^{er} février 1964, Mohamed MAMRI arrive en France à l'âge de 10 ans et demi. Les premiers mois ont été difficiles : la famille a beaucoup bougé avant de trouver un logement stable dans le quartier du Bardot à Saint-Etienne (hébergement dans la famille dans le quartier de Maugara à Saint-Etienne dans un premier temps puis à Grand Croix dans des baraquements en bois jusqu'en 1966).

En 1969, Mohamed MAMRI obtient son certificat d'études puis son CAP mécanique générale en 1972. Par la suite il est embauché dans une entreprise de mécanique à Saint-Etienne.

Il retourne en Algérie entre 1974 et 1976 pour faire son service militaire. Marié depuis 1977, il est le père de 4 enfants. En 1988, il décide de s'installer à Fraisses.

Aujourd'hui à la retraite, Mohamed Mamri est président de l'association ECLA (Espace Culturel Loire Amazigh) et anime chaque dimanche une émission culturelle franco-berbère sur radio Ondaine.

François Wolsztinski est né le 16 juillet 1926 à Roche-la-Molière. Il est le fils unique de Joseph (né en 1903) et d'Anna (née en 1905), tous deux originaires de la région de Poznań ; cette partie ouest de la Pologne étant alors sous domination allemande, son père a dû apprendre le polonais de manière clandestine. Le grand père de François Wolsztinski est d'ailleurs contraint de participer à la 1^{ière} Guerre Mondiale sous l'uniforme allemand ; il n'en reviendra jamais.



A l'âge de 14 ans, le père de François Wolsztinski rejoint son oncle et sa tante installés en Allemagne (Westphalie) ; il y exerce alors le métier de mineur. Puis en 1922, à l'âge de 19 ans, il rejoint la France avec son oncle et sa tante.

La mère de François Wolsztinski est née en Allemagne (Westphalie) de parents polonais ; elle immigré également en France avec ses parents et un frère vers 1922. Trace de ce voyage, François Wolsztinski conserve précieusement une horloge que sa mère a emmené avec elle lors de ce voyage. En raison des besoins de main d'œuvre, de véritables convois ferroviaires sont organisés pour acheminer les Polonais dans les régions minières. Les migrants pouvaient emmener avec eux des meubles, de la vaisselle, des draps...

Une fois arrivée à Roche-la Molière, ses parents sont logés par la compagnie des Mines de Roche la Molière - Firminy à la cité du Bourgeat dans des baraquements équipés d'une table, de bancs et d'un fourneau. Les cinquante logements sont tous occupés par des Polonais. C'est ici que ses parents se rencontrent et se marient en 1923. Comme beaucoup de Polonais, le père de François Wolsztinski était mineur. Il exerce ce métier au Puits Charles et décède à l'âge de 47 ans de la silicose.

Lors de notre entretien François Woltszinski a décrit son quotidien d'enfant polonais dans la cité du Bourgeat. Il a évoqué les conditions de vie rudimentaire (l'absence d'électricité, d'eau courante...) ; il se souvient de l'importance des jardins qui permettaient aux ouvriers d'améliorer leur alimentation. Enfant, il est scolarisé dans une classe polonaise où les cours sont dispensés en polonais le matin et en français l'après-midi. Il a toujours entretenu des liens avec la Pologne. D'ailleurs, il a effectué en 1936 un séjour de trois mois en Pologne avec ses parents qui préparaient un éventuel retour dans leur pays d'origine. Faute d'emploi, la famille est revenue s'installer à Roche-la-Molière. Ces liens se manifestaient également par l'envoi d'argent et de colis aux proches (café, médicaments, nourriture...). Encore aujourd'hui François Woltszinski se rend en Pologne et les liens familiaux sont toujours existants.

Il a aussi insisté sur la vie culturelle, religieuse et associative polonaise en évoquant le rôle joué par les cantines (bar-épicerie) tenues par les Polonais mais aussi par les divers cercles et associations dans la transmission de la culture. Il a évoqué le rôle central joué par les femmes dans cette transmission à l'occasion de fêtes religieuses, des mariages...

C'est d'ailleurs dans ce cadre associatif qu'il rencontre son épouse avec qui il a 3 enfants. Il sera comme son père mineur et travaillera pendant 18 ans au fond.

François Woltszinski s'est toujours impliqué dans la vie associative polonaise. Il est un des acteurs et une des mémoires de cette culture encore très vivace dans notre vallée.

Violeta Todorova est née le 16 novembre 1973 à Razlog (dans le Sud Ouest de la Bulgarie). Elle grandit dans une famille modeste. Sa mère travaille en usine et son père exerce le métier de bûcheron en Sibérie (où le travail était mieux payé). Il s'agissait de faire quelques économies pour pouvoir s'offrir une voiture. Lors de notre entretien, Violeta Todorova a évoqué les conditions de vie difficiles dans une Bulgarie communiste fermée aux influences extérieures. L'absence de liberté , de loisirs, le faible accès aux biens de consommation ont alimenté son désir d'ailleurs.



A l'âge de 17 ans, elle rencontre Mariano Lukov, champion de ping-pong, qui 4 ans plus tard deviendra son mari ; ensemble ils ont eu une fille.

En 1997, son mari se voit proposer un contrat d'entraîneur à Dubai. Toute la famille part donc s'installer dans le golfe persique. Elle y découvre une autre vie, à l'opposée de celle qu'elle a jusqu'ici connu en Bulgarie. Pour Violeta Todorova, la vie à Dubai était une vie de rêve : soleil, liberté, abondance... Afin de mieux s'insérer dans la vie locale, elle décide de travailler dans une salle de sport.

Après 7 années à Dubaï, son mari est licencié et la famille regagne la Bulgarie. Ce retour n'est que de courte durée. Le mari de Violeta étudie les différentes offres d'emploi à l'étranger (Seychelles, Angola, France). Finalement, il opte pour un poste d'entraîneur en France. Les raisons de ce choix sont multiples : proximité géographique avec la Bulgarie, protection sociale qui n'existe pas ailleurs. Dans un premier temps, le mari de Violeta vient s'installer seul à Grand Croix ; il est ensuite rejoint à Saint-Etienne par son épouse et sa fille . Violeta est dans un premier temps déçue par la France : elle ne maîtrise pas le français et elle ne retrouve pas les conditions de vie qu'elle a connu à Dubai.

Violeta Todorova ne reste pas inactive ; elle exerce différents métiers : serveuse, nourrice, aide-à-domicile. Son activité et regarder la télévision lui permettent de maîtriser rapidement la langue française et de s'insérer facilement dans la vie locale. Elle tient même son propre magasin de bijoux à Firminy pendant 6 ans et est sollicitée ponctuellement comme traductrice par les services de police.

En 2014, Violeta Todorova obtient la nationalité française. Même si la Bulgarie lui manque un peu, elle se sent désormais bien en France. Elle continue à parler en bulgare avec sa fille mais avoue se rendre de moins en moins souvent dans son pays d'origine.

Hadjila Slimani (née Brahimi) est née le 13 août 1948 à Bouzareha (Wilaya d'Alger) ; elle est la troisième enfant d'une famille de huit (6 garçons et deux filles). Comme ses deux frères aînés (nés respectivement en 1943 et 1945), elle est donc née en Algérie et est venue enfant en France.

Son père, Moussa Brahimi, est né en 1906 à Tizi-Gheniff (Kabylie) ; agriculteur, il rejoint dans un premier temps Alger où il est embauché à la manufacture de tabacs, cigares et cigarettes J Bastos.

Sa mère, née en 1918, est originaire de la même région. Elle occupe également un emploi chez des colons français.

En 1946, Moussa Brahimi rejoint seul la France pour s'installer directement à Firminy ; il est alors logé dans un "foyer-hôtel" avenue de la gare (à la place de l'actuel poste de Police) ; il est rapidement embauché au Puits Charles (Roche-la-Molière) comme mineur de fond. Toutefois, sur les conseils d'un ami, il se rend à Paris pour travailler chez Renault. Mais, ne parvenant pas à se faire à la vie parisienne, il revient s'installer à Firminy et retourne à la mine où il fait l'essentiel de sa carrière professionnelle.

En septembre 1949, il est rejoint par sa famille. Elle est d'abord logée dans un petit immeuble au Chambon-Feugerolles (à La Malafolie - quartier Samuel). L'appartement, composé d'une seule pièce, est trop exigü pour une famille avec trois enfants. Celle-ci déménage à la verrerie, rue de la Loire à Firminy (emplacement de l'actuelle maison de retraite) où elle obtient un logement fourni par Les Houillères.



Hadjila Slimani garde de très bons souvenirs de cette période. La famille s'est rapidement adaptée à la vie en France et entretenait de très bonnes relations avec le voisinage. Elle se souvient de la solidarité qui régnait alors. Ainsi, elle se rappelle des seaux de charbon déposés par les voisins devant leur porte ou bien encore de la concierge qui actionnait le chauffage du gymnase attendant à leur logement pour que la famille puisse bénéficier de la chaleur qui se diffusait.

Elle se rappelle aussi que son père, pendant la guerre d'Algérie, craignait à la fois pour la sécurité de sa famille et d'être soupçonné. Son père et sa famille n'ont jamais connu le racisme.

Elle se souvient également que ses parents lui parlaient en Français. En effet, il était important pour eux de s'intégrer ; ses parents pensaient que leurs enfants apprendraient l'arabe plus tard. Elle n'avait alors nullement conscience de ses racines algériennes.

Toutefois les liens avec le pays d'origine étaient maintenus par la cuisine et la pratique religieuse.

Ce n'est qu'à l'âge de 22 ans, une fois mariée, qu'Hadjila Slimani découvrira l'Algérie et apprendra l'arabe. Elle s'y rend désormais chaque année !

Après une carrière professionnelle et une vie familiale bien remplies, Hadjila profite de sa retraite. Fière de ses racines, elle l'est aussi très heureuse de la réussite de ses enfants.

Aujourd'hui, elle se sent autant française qu'algérienne.

Makbule Antalyali est née le 03 avril 1970 à Emirdağ (au centre de la Turquie), bourg agricole de 20 000 habitants aujourd'hui. Elle est l'avant dernière enfant d'une famille de 9 (6 filles et 3 garçons, tous nés en Turquie).

Son père, Ibrahim (né en 1936) possédait quelques terres mais les revenus tirés de l'agriculture n'étaient pas suffisants pour faire vivre correctement la famille. Il décide donc de vendre une partie de ses biens pour financer son voyage. En 1965, il se rend seul en France sur les conseils de quelques connaissances déjà installées sur place. Il trouve du travail dans le bâtiment où il fera la totalité de sa carrière professionnelle.

En 1973, il décide de faire venir en France le reste de sa famille : son épouse Cemile (née en 1942) et ses 7 enfants (les deux sœurs aînées de Madame Antalyali ne sont pas du voyage : la plus grande s'est installée à Istanbul et la seconde vit en Allemagne depuis leur mariage respectif).



La famille s'installe dans un premier temps dans la plaine du Forez (Montbrison, Saint-Just-Saint - Rambert) puis à Saint-Etienne (quartier centre-deux, quartier Chavanelle) ; madame Antalyali se souvient de ces déménagements successifs qu'elle explique par la difficulté à trouver un logement pour une famille nombreuse. Par connaissance, l'ensemble de la famille réussit finalement à obtenir un logement HLM et à se stabiliser dans le quartier de Montchovet (Muraille de Chine).

Madame Antalyali a donc changé à plusieurs reprises d'écoles. Elle poursuivra sa formation en obtenant un CAP couture au lycée du Mont (aujourd'hui Honoré d'Urfé). Pour son père, l'école était une chose importante et il fallait travailler dur pour réussir.

Son enfance est aussi marquée par les retours périodiques en Turquie ; chaque année la famille faisait le voyage 3 jours durant en bus au départ de la place Chavanelle. C'était l'occasion de retrouver oncles, tantes, cousins et cousines restés sur place. Son père venait également gérer les quelques terrains qu'il avait conservés. Madame Antalyali se souvient même avoir été scolarisée 6 mois à Emirdağ ; les voyages pouvaient avoir lieu en toutes saisons. Elle se souvient des paysages, des champs de tournesols, de la récolte, des fêtes familiales (mariages surtout) et religieuses.

En France, les liens avec le pays d'origine étaient multiples : ses parents communiquaient en turc et les réunions de famille où l'on évoquait ses souvenirs étaient nombreuses.

Son père lui parlait des conditions de travail difficiles dans le bâtiment et de sa difficulté à s'exprimer en français ; mais il disait avoir toujours connu la solidarité entre travailleurs (français ou immigrés). Madame Antalyali a également le souvenir d'une famille portugaise avec qui les contacts étaient nombreux.

Depuis 1996, Madame Antalyali vit dans la vallée de l'Ondaine et est maman de quatre enfants. Elle continue à entretenir les liens avec la Turquie : elle se rend de temps à autres à Istanbul pour rendre visite à sa sœur ; elle dispose également de nombreuses chaînes télévisées turques.

Maria Giuseppina (dite Marie Jo) **Milazzo** (née Vivacqua) est née en 1934 à Ravanusa (Province d'Agrigente - Sicile - Italie). Fille unique, Marie Jo Milazzo est issue d'une famille aisée (ses grands-parents maternels possédaient quelques terres et ses grands-parents paternels étaient commerçants) ; contrairement à de nombreux enfants de l'époque, elle a la chance d'être scolarisée (dans une école mixte !). Elle se souvient particulièrement des différences sociales très marquées dans la Sicile de l'entre-deux-guerres. Ainsi elle a été particulièrement choquée par la misère qui touchait de nombreux Siciliens ; elle évoque ainsi ces personnes en guenilles, assis sur le bord des routes qui attendaient qu'on leur donne du travail pour survivre ou bien encore les enlèvements et séquestrations de personnes dans l'espoir d'obtenir une rançon. Cette ségrégation sociale se manifestait aussi par le costume : seuls les plus riches pouvaient porter le chapeau ! Elle dit comprendre pourquoi de nombreux Siciliens venus s'installer en France n'ont jamais voulu retourner dans leur pays natal.

Son mari Alfonzo est originaire du même village. Né en 1926, il rejoint à l'âge de 10 ans, avec sa mère, son père venu s'installer et travailler à Firminy pour fuir l'Italie fasciste. La situation n'était pas simple à l'époque pour les Italiens installés en France : ils subissaient la méfiance et le racisme des Français. Pendant la Seconde Guerre, il prend le maquis en Haute-Loire pour ne pas servir dans l'armée italienne.



Après la guerre, Alfonzo, lors d'un voyage en Sicile, rencontre Maria Giuseppina : elle avait alors 14 ans. En 1950, ils décident de se marier et Maria Giuseppina vient s'installer en France ; pendant deux ans, elle vit avec ses beaux-parents à Firminy ; Ce qu'elle découvre ne correspond pas à l'image qu'elle s'était faite de la France lors de ses différentes lectures. Elle arrive dans un pays en pleine reconstruction et confronté à la pénurie. Elle est surprise par la noirceur des paysages et le peu d'agitation dans les rues : contrairement à l'Italie, les rues sont très tôt désertes le soir et les seuls mouvements de foule correspondaient aux sorties d'usines ou de cinémas.

Au bout de deux ans, le jeune couple finit par obtenir un deux pièces à Sampicot (Unieux). Même si l'absence de la famille restée en Italie est douloureuse, elle se sent très vite très bien dans ce quartier familial. Elle se souvient du jardin, des deux grands tilleuls et des familles qui habitaient dans la même maison qu'eux. Toute seule à la maison pendant que son mari travaille (entre autre comme monteur en charpentes d'acier), Maria Giuseppina devient maman de 3 enfants (deux garçons et une fille). Rapidement, elle s'implique dans la vie associative locale : elle adhère à la CLCV (une association de défense des consommateurs), anime le catéchisme et prend une part grandissante au sein de l'association des parents d'élèves.

Elle découvre aussi la campagne française. Pour des raisons de santé, elle doit profiter du grand air et la famille se rend l'été à Saint-Victor-Malescours . Ici l'intégration se fera plus lentement ; elle se

rappelle des heures passées au lavoir avec les femmes du village qui, petit à petit, finiront par l'accepter, malgré son accent !

Maria Giuseppenia entretient une relation épistolaire hebdomadaire avec sa mère restée en Sicile et retourne tous les deux ans à Ravanusa revoir sa famille. Mais à Firminy, la construction de Firminy-Vert (et le logement de nombreuses familles italiennes dans ces nouveaux appartements tout confort) et son implication dans la vie locale l'éloignent de la communauté italienne. Les autres Italiens la considéraient alors comme la Superba ! On lui reproche ainsi d'oublier l'Italie ! Touchée par ses reproches, elle décide de créer au début des années 80 une section féminine au sein de l'amicale franco-italienne de Firminy (Maria Giuseppina ne souhaitait pas apparaître comme une concurrente en créant une association "rivale"). Pour elle l'association doit être un lieu de transmission ouvert sur l'extérieur : faire découvrir aux Italiens leur culture mais aussi le pays dans lequel désormais ils vivent, faire découvrir aux Français la culture italienne. Ainsi en 1983, l'association organise la venue d'un char sicilien ; ce char décoré, chef d'œuvre de ferronnerie, défilera même pour le corso ! En 1984, en raison des tensions avec les hommes de l'amicale, les adhérentes décident de se séparer et de fonder leur propre association : elle prend le nom de "cercle féminin italien - Trinacria" et Madame Milazzo en devient la présidente. L'association est devenue une actrice incontournable de la vie locale : animation (pendant 10 ans) d'une émission sur radio-ondaine, création d'un groupe folklorique (chants et danses) qui participe à de nombreuses animations, participation au traditionnel corso, lectures, cours d'italien, voyages en France et en Italie. Aujourd'hui l'association compte une quarantaine d'adhérentes !

Transcription d'une lettre transmise par Hélène Sztul le 16 décembre 2015.

Elle évoque tout d'abord l'histoire de son grand-père maternel.

Je m'appelle Hélène Sztul née Rosinski. Je suis née le 10 janvier 1931 à la cité des Combes qu'on appelait cité des Polonais. J'allais à l'école primaire de Cotatay Jules Ferry.

Mon grand-père Dolny François, né le 12 septembre 1878, nous racontait toujours sa vie. En Pologne, très jeune, il travaillait dans des domaines qui appartenaient à un baron ou un comte. Dans sa famille, ils étaient 5 enfants ; le papa est mort très jeune. Le jour de sa mort, la neige est tombée et a recouvert les maisons jusqu'au toit ; ils ont fait un trou dans la neige pour sortir le cercueil.

Puis, jeune homme, il est parti en Allemagne travailler dans la mine ; là, il a connu ma grand-mère Françoise ; elle travaillait dans un hôtel : elle aidait le cuisinier. Ils se sont mariés et ont eu 5 enfants : Vincent, Marie, Anna, Wladislawa, Edouard. En Allemagne, ils étaient très heureux. Mais un jour, l'Allemagne a décidé : "*ou vous serez Allemand ou vous partez !*" La France a mis des affiches : "*on recrute du personnel pour les mines sous contrat.*" Mon grand-père a signé tout de suite. La France leur a fourni un wagon et ils ont ramené tous leurs meubles en France jusqu'à la gare de La Ricamarie. Puis on les a logés à la cité des Combes qui commençait seulement à se construire. L'eau était à la fontaine, les WC au jardin mais il y avait l'électricité. Ils sont venus en France le 18 août 1920.

Mon grand-père était très dynamique. Il parlait souvent de l'Allemagne où il a été heureux. Le souvenir de la Pologne...il était très jeune...il a des souvenirs joyeux et tristes. En France, ils ont été très heureux. Le mercredi et le samedi, il allait au marché à La Ricamarie. Monsieur le maire Montagnon le regardait par sa fenêtre ; mon grand-père marchait au milieu de la route ; les camions des mines lui klaxonnaient ; il bougeait pas d'un pouce : "*Enfin ! Pépé Dolny ! Il faut marcher sur le trottoir !*" Pépé disait : "*La route est à tout le monde ! J'ai le droit de marcher comme je veux !*" Il est décédé à 100 et 3 mois. Le directeur des mines est venu dans sa maison le jour de ses 100 ans et a dit : "*C'est le premier mineur de fond à qui je fête ses 100 ans ; il y a beaucoup de femmes , mais lui il est le seul.*"

Elle retrace ensuite l'histoire de son père.

Mon père Michel Rosinski est né à Wolsztyn. Il était très malheureux en Pologne ; ses parents l'ont placé très jeune dans une ferme. Les fermiers étaient méchants avec lui. Dès le lever du jour il allait au boulot jusqu'à la nuit. La nuit , il dormait avec les poules ; ils lui donnaient pas à manger ; il fallait qu'il se débrouille : il volait des œufs, la gamelle du chien , un croûton de pain qui trainait.

Un jour, il en a eu marre ; il a volé un saucisson et un bout de pain et il est parti à l'aventure ; il a suivi une dame et a pris le train lui aussi. Elle est descendu à Katowice, lui aussi. Puis la dame est partie ; il s'est assis sur le perron de l'église et il pleurait. Un mineur qui passait par là lui a dit : "*Pourquoi tu pleures petit ?*" Alors mon père lui a expliqué sa situation. Le mineur lui a dit : "*Suis-moi petit, je vais m'occuper de toi.*" Et il l'a présenté à l'ingénieur qui lui a dit : "*Il est trop jeune, je ne peux pas le prendre à la mine mais je vais le prendre chez moi ; il fera mon jardin.*" Ces gens n'avaient pas d'enfants. Mon père croyait qu'il était au paradis tellement ils étaient gentils avec lui.

Il est resté là jusqu'à ce que la Police vienne le chercher car il avait oublié d'aller au régiment. Alors ils l'ont envoyé en Sibérie et là c'était la galère ; régiment fini, il est parti en France pour travailler à la mine. Il avait 22 ans et il a rencontré ma maman. Ils se sont mariés et ont eu 4 enfants dont 1 est décédé. Papa est mort à 86 ans et maman est morte à 99 ans.

Enfin, Hélène Sztul décrit la vie de ses beaux-parents : Sztul Paul et Frydryszak Pelagia.

Mon beau-père est venu seul. Il y avait des baraques en bas de la Cité Marseille. Tous les hommes vivaient ici. Ils mangeaient à midi ou le soir à la cantine polonaise, suivant le poste à la mine. On leur retenait le repas sur la fiche de paye.

Ma belle mère est arrivée avec ses enfants et ses valises plus tard. Ma belle-mère était très discrète. Elle avait mal au cœur d'avoir laissé sa famille, ses meubles. Elle est arrivée en France sans rien. Des aides, il y en avait pas.

La mine leur a donné une petite maison de deux pièces et jardin aux Combes ; puis la mine a fourni une table, deux bancs, un fourneau, des lits. Pour le reste : "débouillez-vous !" Ils ont bataillé. En plus , ils ne parlaient pas Français.

A la cité, il passait un boulanger polonais, boucher, légumes, casino. On nous a donné une institutrice polonaise ainsi qu'un prêtre polonais. Nous avons toujours notre belle chapelle polonaise au Montcel qu'on adore et notre prêtre polonais.